

Christine de Pizan dans l'Angleterre du XV^e siècle : une autorité en matière de bon gouvernement ?

Aux XIV^e et XV^e siècles, l'anglais écrit connaît un développement considérable¹, donnant lieu à une production foisonnante et, surtout, à sa littérisation². Cette évolution relativement tardive est liée à la longue prépondérance du français chez les élites anglaises à la suite de la conquête normande de 1066 ; mais, à l'extrême fin du Moyen Âge, l'anglais endosse les fonctions d'une langue écrite et intellectuelle, dans le cadre de la constitution d'une culture laïque spécifiquement anglaise. Parmi les productions littéraires, nombre d'entre elles, dans la seconde moitié du XIV^e siècle et plus encore au XV^e, possèdent une tonalité politique (au sens le plus large du terme) et révèlent une préoccupation constante pour le bon gouvernement et le bien commun, dans un contexte politique souvent troublé, comme l'indiquent ces quelques exemples : la déposition de Richard II au profit d'Henri IV de Lancastre en 1399, la minorité d'Henri VI [p. 492] dans le deuxième quart du XV^e siècle, et finalement, les guerres des Roses dans les années 1450-1480, auxquels il faut ajouter le choc provoqué par la perte des territoires anglais en France autour de 1450³. Plusieurs de ces textes sont des traductions ou des adaptations d'œuvres en français, qu'elles soient originales ou elles-mêmes traduites du latin⁴, sans compter les influences plus informelles. Il faut toutefois souligner qu'au XV^e siècle, les bibliothèques de la noblesse et de la *gentry* (la petite et moyenne noblesse) comptent encore pour la plupart davantage d'ouvrages en français qu'en anglais⁵.

Christine de Pizan est une figure bien connue en Angleterre dès le tournant des XIV^e et XV^e siècles⁶ : en 1398, lors d'un voyage à Paris, John Montaigu, le comte de Salisbury, a invité le

¹ Cet article est issu d'une communication présentée au IX^e colloque international Christine de Pizan – « Figures d'auteur, figures d'autorités, figures exemplaires », organisé par le Groupe de recherche sur le moyen français de l'Université catholique de Louvain, à Louvain-la-Neuve en juillet 2015. Tous mes remerciements aux organisateurs pour leur invitation, ainsi qu'à Claude Gauvard et Adrienne Péard pour leurs conseils et leurs relectures attentives.

² La bibliographie sur ces questions est importante. Pour une première approche, voir David Wallace (dir.), *The Cambridge History of Medieval English Literature*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999 ; James Simpson, *The Oxford English Literary History*, vol. 2 : *Reform and Cultural Revolution, 1350-1547*, Oxford, Oxford University Press, 2002 ; Jean-Philippe Genet, *La genèse de l'État moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, Puf, 2003 ; Aude Mairey, *Une Angleterre entre rêve et réalité. Littérature et société dans l'Angleterre du XIV^e siècle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007.

³ Pour le contexte général, voir par exemple Jean-Philippe Genet, *Les îles Britanniques*, Paris, Hachette, « Carré Histoire », 2003 ; Gerald Harriss, *Shaping the Nation. England, 1360-1461*, Oxford, Clarendon Press, 2005 ; Christine Carpenter, *The Wars of the Roses: Politics and Constitution in England, c. 1437-1509*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997 ; Anthony J. Pollard (dir.), *The Wars of the Roses*, Londres, Macmillan Press, 1995.

⁴ Sur ce mouvement, voir notamment Roger Ellis (dir.), *The Oxford History of Literary Translation in English*, I, *to 1550*, Oxford, Oxford University Press, 2008 ; et en français Aude Mairey, « Les traductions anglaises à la fin du Moyen Âge », in Olivier Bertrand (dir.), *Sciences et savoirs sous Charles V*, Paris, Honoré Champion, 2014, pp. 283-297.

⁵ Voir Jean-Philippe Genet, *La genèse de l'État moderne*, *op. cit.* (n. 2), pp. 333-344.

⁶ Voir Françoise Autrand, *Christine de Pizan. Une femme en politique*, Paris, Fayard, 2009, pp. 69-71 ; James C. Laidlaw,

fils de Christine, Jean Castel, dans sa maisonnée, et il a sans doute, à cette occasion, rapporté des copies d'œuvres de Christine⁷. Après la mort de Salisbury, intervenue dans les remous de la déposition de Richard II, le nouveau roi Henri IV abrite le jeune Castel et invite Christine à le rejoindre. Elle a, on le sait, refusé cette invitation, non sans avoir envoyé un certain nombre de manuscrits au nouveau roi, jusqu'au retour de son fils à Paris en 1402⁸. Outre ces premières copies, il est désormais bien établi que d'autres manuscrits d'œuvres de Christine de Pizan ont circulé en Angleterre dans les premières décennies du XVe siècle⁹. Les deux copies les plus célèbres sont sans doute le manuscrit Harley 4431 de la British Library, anthologie composée sous la supervision de Christine pour la reine Isabeau de Bavière en 1414 et apporté par le duc de [p. 493] Bedford en Angleterre en 1425¹⁰ ; et le manuscrit Royal 15.E.VI de la British Library, anthologie de textes français comprenant Les faits d'armes et de chevalerie, offert par John Talbot à Marguerite d'Anjou lors de son mariage avec Henri VI en 1445¹¹. Les textes de Christine sont donc lus très tôt, en français, par les Anglais. Ainsi les traductions ou adaptations de ses textes en anglais, assez nombreuses au long du XVe siècle et dans la première moitié du XVIe siècle, apparaissent-elles d'autant plus significatives :

Tableau 1 – Les traductions anglaises des œuvres de Christine de Pizan

<i>L'épître au dieu d'Amour</i> (1399)	<i>Letter of Cupid</i> de Thomas Hoccleve (1402)
<i>Les proverbes moraux</i> (1400-1401)	<i>The Morale Proverbes of Cristyne</i> d'Anthony Woodville (1478)
<i>Epistre Othea</i> (1400-1401)	<i>Epistle of Othea (Boke of Chivalry)</i> de Stephen Scrope (années 1440)
	<i>Epistle of Othea</i> , anon. ¹² , (2 ^{nde} moitié du XVe s.)
	<i>Here foloweth the .c. Hystories of Troye</i> , de Robert Wyer, (v. 1540)

« Christine de Pizan, the Earl of Salisbury and Henry IV », *French Studies*, n° 36, 1982, pp. 129-143.

⁷ Voir Dominique T. Hoche, « Interrogating Boundaries: Christine de Pizan and her Influence in Late Medieval and Early Modern England », Ph.D., Michigan State University, East Lansing, 2003, p. 23.

⁸ Françoise Autrand, *Christine de Pizan*, *op. cit.* (n. 6), pp. 109-111.

⁹ Voir Dominique T. Hoche, « Interrogating Boundaries », *op. cit.* (n. 7) ; Stephanie Downes, « A 'Frenche booke called the Pistill of Othea': Christine de Pizan's French in England », in Jocelyn Wogan-Browne (dir.), *Language and Culture in Medieval Britain: The French of England, c. 1100-c. 1500*, Woodbridge, York Medieval Press, 2009, pp. 457-468.

¹⁰ Voir par exemple James Laidlaw, « Christine de Pizan: the Making of the Queen's Manuscript (London, British Library, Harley 4431) », in Godfried Croenen et Peter Ainsworth (dir.), *Patrons, Authors and Workshops: Books and Book Production in Paris Around 1400*, Louvain, Paris et Dudley, Peeters (coll. « Synthesma » n° 4), 2006, pp. 297-310 ; Dominique T. Hoche, « Interrogating Boundaries », *op. cit.* (n. 7), pp. 15-20. Le manuscrit est numérisé et disponible sur le site de la British Library : http://www.bl.uk/manuscripts/FullDisplay.aspx?ref=Harley_MS_4431.

¹¹ Voir Michel-André Bossy, « Arms and the Bride: Christine de Pizan's Military Treatise as a Wedding Gift for Margaret of Anjou », in Marylin Desmond (dir.), *Christine de Pizan and the Categories of Difference*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1998, pp. 236-256. Le manuscrit est numérisé et disponible sur le site de la British Library : http://www.bl.uk/manuscripts/FullDisplay.aspx?ref=Royal_MS_15_e_vi.

¹² Cette traduction a parfois été attribuée à Anthony Babyngton, mais sans certitude : voir James D. Gordon (éd.), *The Epistle of Othea to Hector, a "Lytill bibell of knyghthod" : Edited from the Harleian manuscript 838*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1942.

<i>La cité des dames</i> (1404-1407)	<i>The boke of the cyte of ladyes</i> de Brian Ansley (1521)
<i>Le livre du corps de policie</i> (1406-1407)	<i>The body of polycye</i> , attribué à Anthony Woodville (v. 1470)
<i>Le Livre des faits d'armes et de chevalerie</i> (1410)	<i>The Book of Fayttes of Armes and Chyvalrye</i> de William Caxton (1489)

Ces textes soulèvent la question de l'articulation entre la littérisation de l'anglais et l'usage politique que font leurs auteurs de Christine de Pizan, durant une période où l'Angleterre et la France se construisent aussi par leur confrontation. Selon nous, cette articulation tient, [p. 494] en partie, à la volonté de puiser à un modèle d'éloquence vernaculaire ainsi qu'à l'existence d'idéaux communs au sein des deux royaumes, axés sur les notions de bon gouvernement et de bon gouvernant¹³ ; cela n'exclut pas, toutefois, la présence de rapports complexes entre la féminité de Christine et son *auctoritas*¹⁴. Dans les lignes qui suivent, nous souhaitons poser les jalons d'une enquête sur ces problématiques. Trois exemples de traductions ont été choisis dans un premier temps afin de permettre, d'une part, de parcourir l'ensemble du xv^e siècle et, d'autre part, d'interroger trois textes possédant chacun une forme différente : la *Letter of Cupid* de Thomas Hoccleve, écrite au tout début du xv^e siècle¹⁵, l'*Epistle of Othea* (ou *Boke of Chivalry*) de Stephen Scrope rédigée dans les années 1440¹⁶ et le *Book of Fayttes of Armes* de William Caxton, imprimé en 1489¹⁷.

L'*épître au dieu d'Amour* est adaptée dès 1402 par Thomas Hoccleve (v. 1367-1426), cleric à l'office du Sceau Privé du roi d'Angleterre, office où les lettres et les décisions du roi et du Conseil étaient mises au net et authentifiées par le Sceau privé avant d'être envoyées à leurs destinataires¹⁸. En dehors de son activité professionnelle, Hoccleve a composé de nombreux

¹³ Cela n'exclut pas l'existence de différences significatives : voir Franck Collard et Aude Mairey, « In the Mirror of Mutual Representation: Political Society As Seen By Its Members », in Christopher Fletcher, Jean-Philippe Genet et John Watts (dir.), *Political Society in France and England at the end of the Middle Ages*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, pp. 317-350.

¹⁴ La bibliographie sur ces questions est abondante. Voir par exemple les deux recueils suivants : Liliane Dulac et Bernard Ribémont (dir.), *Une femme de lettres au Moyen Âge. Études autour de Christine de Pizan*, Orléans, Paradigme (coll. « Medievalia », n° 16), 1995 ; Marilyn Desmond (dir.), *Christine de Pizan and the Categories of Difference*, op. cit. (n. 11) ; voir également Kevin Brownlee, « Christine de Pizan. Gender and the New Vernacular Canon », in Pamela J. Benson et Victoria Kirkham (dir.), *Strong Voices, Weak History, Early Women Writers & Canons in England, France & Italy*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2005, pp. 99-120.

¹⁵ Thelma S. Fenster et Mary Carpenter Erler (éd. et trad.), *Poems of Cupid, God of Love: Christine de Pizan's "Epistle au dieu d'amours" and "Dit de la rose"; Thomas Hoccleve's "The Letter of Cupid". Editions and Translations, With George Sewell's "The Proclamation of Cupid"*, Leyde et New York, Brill, 1990.

¹⁶ Curt F. Bühler (éd.), *The Epistle of Othea, Translated from the French Text of Christine de Pizan by Stephen Scrope*, Londres, Oxford University Press (coll. « Early English Text Society », ordinary series n° 264), 1970. Pour le texte original, voir Christine de Pizan, *Epistle Othea*, éd. Gabriella Parussa, Genève, Droz (coll. « Textes littéraires français », n° 517), 1999.

¹⁷ Alfred T. P. Byles (éd.), *The Book of Fayttes of Armes and of Chyvalrye Translated and Printed by William Caxton*, Londres, H. Milford (coll. « Early English Text Society », Original Series, n° 189), 1932. Pour le texte original, voir Christine Moneera Laennec, « Christine 'Antygrafe': Authorship and Self in the Prose Works of Christine de Pizan, with an Edition of B.N. Ms. 603 "Le Livre des Fais d'Armes et de Chevalerie" », Ph.D., Yale University, New Haven, 1988.

¹⁸ Sur Hoccleve et le Sceau Privé, voir Helen C. Killick, « Thomas Hoccleve as Poet and Clerk », PhD, Université d'York, 2010.

textes, uniquement en anglais et dans des genres aussi variés que les miroirs au prince, les poèmes dévotionnels, les ballades politiques, et même des textes « autobiographiques »¹⁹. La *Letter of Cupid* [p. 495] est sa première œuvre datée, composée dans le cercle du nouveau roi – sans doute à partir d'un manuscrit rapporté par le comte de Salisbury mais peut-être aussi à partir d'une copie envoyée par Christine à Henri IV²⁰. Il s'agit en réalité d'une adaptation plus que d'une traduction dans la mesure où, si Hoccleve abrège considérablement le texte de Christine (de moitié environ), il introduit en parallèle des additions de son cru, en particulier un passage sur sainte Marguerite d'Antioche²¹. Cette adaptation s'inscrit dans un contexte littéraire précis, proche de la cour ricardienne²² : dans les années précédentes, plusieurs œuvres mettant le dieu de l'amour en scène ont été composées, tels le *Boke of Cupid* de John Clanvowe²³, un proche de Richard II, le *Testament of Love* de Thomas Usk²⁴, un administrateur londonien, et surtout les *Legend of Good Women* de Geoffrey Chaucer (1343-1400), l'écrivain le plus important de cette période²⁵, auxquelles Hoccleve fait explicitement référence dans son épître (vers 316-317) et qui constitue une influence essentielle – à tel point que la *Letter of Cupid* sera par la suite plusieurs fois attribuée à Chaucer, notamment dans des éditions du XVI^e siècle²⁶. Si la dimension politique de ces poèmes n'apparaît pas d'emblée, soulignons toutefois qu'elle affleure en réalité avec constance.

L'*Epistre Othea* est traduite par Stephen Scrope (1397-1472) dans le deuxième quart du XV^e siècle²⁷. La date de cette traduction reste [p. 496] débattue, mais selon Curt Bühler, l'éditeur

¹⁹ Pour une présentation en français, voir Aude Mairey, « Thomas Hoccleve ou l'ambiguïté de l'autorité poétique », in Jean-Philippe Genet (dir.), *La légitimité de l'implicite*, 2 vol., Rome et Paris, École Française de Rome-Publications de la Sorbonne, 2015, t. 1, pp. 337-355. Outre la thèse d'Helen Killick citée à la note précédente, voir également Nicholas Perkins, *Hoccleve's Regement of Princes: Counsel and Constraint*, Cambridge, D. S. Brewer, 2001 ; Ethan Knapp, *The Bureaucratic Muse: Thomas Hoccleve and the Literature of Late Medieval England*, University Park, Penn., The Pennsylvania State University Press, 2001.

²⁰ Voir Dominique T. Hoche, « Interrogating Boundaries », *op. cit.* (n. 7), pp. 23-24.

²¹ Pour le détail des additions, voir Thelma S. Fenster et Mary Carpenter Erler (éd. et trad.), *Poems of Cupid, God of Love*, *op. cit.* (n. 15), pp. 161-162.

²² *Ibid.*, pp. 162-164. Pour le contexte général, voir Michael Bennett, « The Court of Richard II and the Promotion of Literature », in Barbara Hanawalt (dir.), *Chaucer's England: Literature in Historical Context*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1992, pp. 3-20.

²³ V. John Scattergood (éd.), *The Works of Sir John Clanvowe*, Cambridge, D. S. Brewer, 1975.

²⁴ Thomas Usk, *The Testament of Love*, éd. Richard Allen Shoaf, Kalamazoo, TEAMS, 1998 [en ligne à l'adresse suivante : <http://d.lib.rochester.edu/teams/publication/shoaf-usk-the-testament-of-love>].

²⁵ Geoffrey Chaucer, *Legend of Good Women*, in Larry D. Benson (dir.), *The Riverside Chaucer*, Oxford, Oxford University Press, 1987, pp. 587-630.

²⁶ Dominique T. Hoche, « Interrogating Boundaries », *op. cit.* (n. 7), p. 24.

²⁷ Voir notamment Douglas Gray, « "A Fulle Wyse Gentywoman of Fraunce": The *Epistle of Othea* and Later Medieval English Literary Culture », in Jocelyn Wogan-Browne *et alii* (dir.), *Medieval Women: English Texts and Contexts in Late Medieval Britain, Essays for Felicity Riddy*, Turnhout, Brepols, 2000, pp. 237-249 ; Stephanie Downes, « A 'Frenche booke called the Pistill of Othea' », art. cit. (n. 9) ; Stephanie Viereck Gibbs, « Christine de Pizan's *Epistre Othea* in England: the Manuscript Tradition of Stephen Scrope's Translation », in Angus J. Kennedy, Rosalind Brown-Grant, James C. Laidlaw et Catherine M. Müller (dir.), *Contexts and Continuities. Proceedings of the IVth International Colloquium on Christine de Pizan (Glasgow 21-27 July 2000) Published in Honour of Liliane Dulac*, Glasgow, University of Glasgow Press, 2002, t. 2, pp. 397-408.

du texte, elle se situe dans les années 1440²⁸. Il s'agit d'une traduction fidèle, probablement issue d'une copie de la version présentée au duc de Berry²⁹ : Scrope reprend soigneusement la structure du texte – vers prononcés par Othéa, glose et allégorie pour chacun des 100 *exempla* – et ne s'éloigne que très peu de l'original. La seule exception est constituée par les prologues. De même que quatre dédicaces différentes de l'œuvre de Christine subsistent – dont une, adressée à un roi qui fut très probablement Henri IV³⁰ – de même, trois dédicaces différentes de sa traduction ont été conservées, une par manuscrit : la première, sous forme d'un prologue original en prose, à John Fastolf, beau-père de Scrope et commanditaire de l'œuvre ; la seconde, sous forme d'une reprise de la dédicace versifiée de Christine au duc de Berry, à Humphrey Stafford, duc de Buckingham ; et la troisième à une « princesse » qui n'a pas été identifiée avec certitude³¹. Il faut à nouveau inscrire cette œuvre dans une communauté précise, dont le centre de gravité fut Sir John Fastolf (1380-1459), membre éminent de la *gentry* et surtout militaire chevronné qui servit de nombreuses années en France, où il fut un temps lieutenant du duc de Bedford³². Il se retira en Angleterre en 1439 et, malgré sa propension à léser ses proches, et en premier lieu son beau-fils, il entretint un cercle intellectuel important, nourri des nombreux livres qu'il avait rapportés ou fait venir de France³³. Il a également fait copier et enluminer des textes français en Angleterre, dont un manuscrit de *L'Epistre Othea*³⁴. Scrope a d'ailleurs traduit un autre texte, les *Dicts and Sayings of Philosophers* (1450), à partir de la version française de Guillaume de Tignonville du *Liber philosopharum moralium antiquorum* de Giovanni da Procida, lui-même adapté d'un texte arabe³⁵. Toutefois, le personnage le plus intéressant de ce cercle [p. 497] fut sans doute William

²⁸ Curt F. Bühler (éd.), *The Epistle of Othea*, *op. cit.* (n. 16), p. xviii-xxi.

²⁹ *Idem.*

³⁰ Voir James C. Laidlaw, « Christine de Pizan, the Earl of Salisbury and Henry IV », art. cit. (n. 6).

³¹ Curt F. Bühler (éd.), *The Epistle of Othea*, *op. cit.* (n. 16), p. xviii-xxi.

³² Voir notamment Jonathan Hughes, « Stephen Scrope and the Circle of Sir John Fastolf: Moral and Intellectual Outlooks », in Christopher Harper-Hill et Ruth Harvey (dir.), *Medieval Knighthood IV*, Woodbridge, Boydell, 1992, pp. 109-146. Pour une biographie de Fastolf, voir Gerald L. Harriss, « Fastolf, Sir John (1380–1459) », *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

³³ Outre l'article de Jonathan Hughes, voir Dominique T. Hoche, « Interrogating Boundaries », *op. cit.* (n. 7), pp. 49-99 ; Laura A. Finke, « The politics of the canon: Christine de Pizan and the fifteenth-century Chaucerians », *Exemplaria*, n° 19.1, 2007, pp. 16-38.

³⁴ Voir Curt F. Bühler, « The Revisions and Dedications of *The Epistle of Othea* », *Anglia*, n° 76, 1958, pp. 266-270 ; Marilyn Desmond, « Reading and visuality in Stephen Scrope's *Translatio* of Christine de Pizan's *Epistre Othea* », in Elina Gertsman et Jill Stevenson (dir.), *Thresholds of medieval visual culture: liminal spaces*, Woodbridge, Boydell, 2012, pp. 95-122.

³⁵ Curt F. Bühler (éd.), *The Dicts and Sayings of the Philosophers: the Translations Made by Stephen Scrope, William Worcester, and an Anonymous Translator*, Londres, Oxford University Press (coll. « Early English Texts Society », original series, n° 211), 1941. Ce n'est pas la seule traduction anglaise de ce texte : il subsiste une révision du texte de Scrope par Worcester, une traduction d'Anthony Woodville, imprimée par Caxton en 1477, et une traduction anonyme, éditée par Bühler et plus récemment par John William Sutton, *The Dicts and Sayings of the Philosophers*, Kalamazoo, TEAMS, 2006 [en ligne à l'adresse suivante : <http://d.lib.rochester.edu/teams/publication/sutton-the-dicts-and-sayings-of-the-philosophers>].

Worcester (1415-1482), considéré comme un des premiers humanistes anglais³⁶ et auteur, notamment, du *Boke of Noblesse*, composé vers 1451 puis révisé vers 1472-1475 pour convaincre Édouard IV de la nécessité de reprendre la guerre contre la France, dans lequel il se réapproprie en partie le *Livre des faits d'armes* de Christine³⁷. Le cercle de Fastolf est donc à la fois imprégné de culture française et marqué par l'affirmation de l'Angleterre et de la communauté anglaise.

Enfin, le *Livre des faits d'armes et de chevalerie* a été traduit et imprimé par William Caxton (1422-1492), le premier imprimeur anglais, dont la production fut prolifique, tant en termes d'éditions que de traductions³⁸. Là encore, il s'agit d'une traduction fidèle³⁹, publiée en 1489 à la demande d'Henri VII Tudor. Tout comme le cercle de Fastolf, le milieu dans lequel évolue Caxton apprécie Christine de Pizan⁴⁰. Un des proches de l'imprimeur, Sir Anthony Woodville (1440-1483), Earl Rivers et beau-frère d'Édouard IV⁴¹, a par exemple traduit les *Proverbes moraux* (imprimés par Caxton en 1478)⁴², ainsi que le *Livre du corps de policie*, qui n'a été conservé que dans un seul manuscrit, mais a été édité en 1521⁴³.

[p. 498] Ces traductions ou adaptations s'inscrivent donc toutes dans des contextes politico-littéraires bien précis. Que cherchaient ces hommes dans les textes de Christine ? D'abord un modèle d'éloquence.

Une éloquence vernaculaire

Dans un article important⁴⁴, Laura Finke a insisté sur la portée de la prose de Christine, son *style clergiale*⁴⁵, pour les Anglais du XV^e siècle, qu'elle relie à l'influence de l'activité de traduction

³⁶ Voir Daniel Wakelin, *Humanism, Reading, and English Literature, 1430-1530*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

³⁷ William Worcester, *The Boke of Noblesse*, éd. John G. Nichols, Londres, 1860. Sur cette œuvre, voir notamment Christopher Allmand et Maurice Keen, « History and the Literature of War: the Boke of Noblesse of William Worcester », in Christopher Allmand (dir.), *War, Government and Power in Late Medieval France*, Liverpool, Liverpool University Press, 1992, pp. 91-105 ; Philip Caudrey, « William Worcester, *The Boke of Noblesse*, and Military Society in East Anglia », *Nottingham Medieval Studies*, n° 52, 2008, pp. 191-211.

³⁸ Pour une présentation en français, voir Aude Mairey, « William Caxton : auteur, éditeur, imprimeur », *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, n° 19, 2010, pp. 123-142.

³⁹ Danièle Buschinger, « *Le livre des faits d'armes* et ses adaptations anglaises et alémaniques », in Danièle Buschinger et alii (dir.), *Christine de Pizan et son époque*, Amiens, Université de Picardie, 2012, pp. 32-45.

⁴⁰ Il existe d'ailleurs des connexions entre ces deux communautés : voir Dominique T. Hoche, « Interrogating Boundaries », *op. cit.* (n. 7), pp. 49-99.

⁴¹ Il a notamment été le précepteur du prince de Galles entre 1473 et 1483. Pour une biographie de Woodville, voir Michael Hicks, « Woodville, Anthony, second Earl Rivers (c. 1440-1483) », *Oxford Dictionary of National Biography*, *op. cit.* (n. 32).

⁴² Voir Anne Coldiron, « Taking advice from a Frenchwoman: Caxton, Pyson and Christine de Pizan's *Moral Proverbs* », in William Kuskin (dir.), *Caxton's Trace. Studies in the History of English Printing*, Notre Dame, Ind., University of Indiana Press, 2006, pp. 127-166. Il n'existe pas, à ma connaissance, d'édition moderne de ce texte.

⁴³ Diane Bornstein (éd.), *The Middle English Translation of Christine de Pizan's "Livre du corps de policie", edited from MS. C.U.L., Kk. I. 5*, Heidelberg, Winter (coll. « Middle English Texts », n° 7), 1977.

⁴⁴ Laura A. Finke, « The politics of the canon », art. cit. (n. 33).

⁴⁵ Bien qu'elle ait été employée par Christine elle-même dans une épître à Eustache Deschamps (voir Françoise Autrand, *Christine de Pizan*, *op. cit.* [n. 6], p. 164), l'emploi de cette expression par les spécialistes modernes a été contesté par John Burnley, qui préfère le qualificatif « curial » à celui de « clergiale » dans la mesure où ce dernier se

pour le développement de l'anglais écrit et, plus largement, pour la formation d'une « communauté imaginée de la nation », en référence aux travaux de Benedict Anderson⁴⁶ :

« Dans la mesure où le français était considéré comme un modèle d'éloquence rhétorique, l'activité de traduction au XV^e siècle [...] offrait aux écrivains anglais un moyen de développer les ressources rhétoriques de leur langue maternelle [...]. Très vraisemblablement, ils ont trouvé dans le *style clergiale* de Christine un langage bien plus adapté à leurs goûts que les "phrases courtes, vives et élevées" de Chaucer »⁴⁷.

Elle soutient donc que les œuvres en prose de Christine étaient plus utiles que la poésie de Chaucer qui est, par ailleurs, durant tout le XV^e siècle, soumis à un processus de mythification faisant de lui le « père » des lettres anglaises⁴⁸. Il faut à notre sens nuancer l'opposition entre la prose de Christine et la poésie de Chaucer, ne fût-ce que parce [p. 499] que la première traduction de Christine est en vers. Au XV^e siècle, il existe en effet une volonté très nette chez certains auteurs de donner un véritable statut littéraire et intellectuel à l'anglais, dont la glorification de Chaucer ne constitue qu'un aspect de la démarche. En réalité, les procédés sont multiples⁴⁹. John Lydgate (1370-1451), par exemple, l'auteur le plus prolifique du XV^e siècle, a écrit des dizaines de milliers de vers pour de nombreux membres des élites politiques, dans un anglais « orné » (*ornate english*)⁵⁰. À la fin du XIV^e siècle et surtout durant la première moitié du XV^e siècle, l'éloquence vernaculaire est d'abord déployée en vers dans les œuvres les plus diffusées, celles de Chaucer, mais aussi la *Confessio amantis* de John Gower (années 1390)⁵¹, le *Regement of Princes* de Hoccleve (1411-1412), ou encore le *Troy Book* de John Lydgate, adaptation fleuve de Guido delle Colonne composée par Lydgate (années 1410)⁵². Dans la *Letter of Cupid*, Hoccleve transpose d'ailleurs les

référerait à un contexte rhétorique précis en lien avec le tutoiement humaniste (John D. Burnley, « Christine de Pizan and the so-called *style clergial* », *The Modern Language Review*, n° 81, 1986, pp. 1-6 ; voir aussi Earl Jeffrey Richards, « Poems of water without salt and ballades without feeling, or reintroducing history into the text: prose and verse in the works of Christine de Pizan », in Earl Jeffrey Richards (dir.), *Christine de Pizan and Medieval French Lyric*, Gainesville, University Press of Florida, 1998, pp. 207-229.

⁴⁶ Laura A. Finke, « The politics of the canon », art. cit. (n. 33), p. 21 ; Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1991.

⁴⁷ Laura A. Finke, « The politics of the canon », art. cit. (n. 33), p. 23 : « Since French was considered a model of rhetorical eloquence, the activity of translation in the fifteenth-century [...] provided English writers with a means of developing the rhetorical resources of their native language [...]. In all likelihood, they found in Christine's *style clergiale* a language much more suited to their rhetoric tastes than Chaucer's "short / quick and hie sentences". »

⁴⁸ Parmi une imposante bibliographie sur cette question, voir Stephanie Trigg, *Congenial Souls: Reading Chaucer from Medieval to Postmodern*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2002 ; Caroline F. E. Spurgeon, *Five Hundreds of Chaucer Criticism and Allusion, 1357-1900*, 7 vol., Londres, 1914-1925.

⁴⁹ Sur ce point, voir Aude Mairey, « Littérature, esthétisation et politique en Angleterre à la fin du Moyen Âge », à paraître dans Jean-Philippe Genet (dir.), *Vecteurs de l'idéal et mutations des sociétés politiques*, Paris et Rome, Publications de la Sorbonne-École française de Rome ; James Simpson, *Reform and Cultural Revolution*, *op. cit.* (n. 2).

⁵⁰ Voir notamment Robert J. Meyer-Lee, *Poets and Power from Chaucer to Wyatt*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007. Sur Lydgate plus généralement, voir par exemple Larry Scanlon et James Simpson (dir.), *John Lydgate: Poetry, Culture and Lancastrian England*, Notre Dame, Ind., University of Notre Dame Press, 2006.

⁵¹ John Gower, *Confessio amantis*, éd. Russell A. Peck, Kalamazoo, TEAMS, 2000-2004 [en ligne à l'adresse suivante : <http://d.lib.rochester.edu/teams/publication/peck-confessio-amantis-volume-1>].

⁵² John Lydgate, *Troy Book*, 4 vol., éd. Henry Bergen, Londres (coll. « Early English Text Society », extra series, nos 97, 103, 106, 109), 1906-1911.

vers de Christine en rimes royales, inventées par Chaucer et fréquemment employées au xv^e siècle⁵³. Dans ce contexte, l'attrait pour Christine s'explique plutôt, nous semble-t-il, par une admiration plus large pour la poésie française de cette période, en particulier celle de Guillaume de Machaut ou d'Eustache Deschamps⁵⁴.

L'argument de Laura Finke nous paraît plus pertinent pour la seconde moitié du xv^e siècle, où l'on observe un usage plus soutenu d'une prose sophistiquée⁵⁵, que ce soit par la mise en prose de romans en vers, ou par la composition de nouveaux romans comme la *Morte Darthur* de Thomas Malory⁵⁶. Par ailleurs, de nombreux textes possédant une dimension politique sont désormais composés en prose, tels [p. 500] les traités de Sir John Fortescue⁵⁷, le *Boke of Noblesse* de Worcester ou la traduction du *Livre du corps de policie* de Woodville. Les nombreuses traductions de Caxton réalisées entre 1475 et 1490 – romans, œuvres didactiques et historiques, textes dévotionnels – constituent le témoignage le plus éclatant de cet attrait pour la prose⁵⁸. Dans ce contexte, celle de Christine peut effectivement s'avérer un modèle séduisant ; Caxton reprend à son compte, dans nombre de ses prologues, ces mots tirés du prologue des *Fais d'armes* :

« Je nentens a traittier ne mais au plus plain et entendible langaige que je pourray, a celle fin que la doctrine donnée par plusieurs aucteurs, qui a laide de dieu propose en ce présent liure declairer, puist estre a tous cler et entendible »⁵⁹.

Il y revient d'ailleurs dans l'épilogue original des *Fayttes* :

« Je prie humblement sa grandeur très excellente et bonne de me par- donner pour cette traduction simple et rustre, sans termes de rhétorique subtils et élégants, mais je place mon espoir en dieu tout puissant afin qu'elle soit claire et compréhensible par chacun »⁶⁰.

Les vertus majeures de la prose, soulignées par de nombreux auteurs apparaissent avec netteté : sa clarté et sa simplicité. L'emploi de la versification ne disparaît pas, mais il est vrai que les textes à tonalité politique, et c'est le cas d'une grande partie des traductions de Christine, sont plus

⁵³ Voir Donka Minkova, « The Forms of Verse », in Peter Brown (dir.), *A Companion to Medieval English Literature and Culture, c. 1350-c. 1500*, Oxford, Blackwell, 2007, pp. 176-195.

⁵⁴ Voir sur ce point William Calin, *The French Tradition and the Literature of Medieval England*, Toronto, Toronto University Press, 1994.

⁵⁵ Sur cette sophistication, voir Norman Blake, « The Literary Language », in Norman Blake (dir.), *The Cambridge History of the English Language*, vol. 2, 1066-1476, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, pp. 503-508.

⁵⁶ Voir Helen Cooper, « Romance after 1400 », in David Wallace (dir.), *The Cambridge History of Medieval English Literature*, op. cit. (n. 2), pp. 690-719.

⁵⁷ Voir notamment Anthony Gross, *The Dissolution of Lancastrian Kingship: Sir John Fortescue and the Crisis of Monarchy in Fifteenth-Century England*, Stanford, P. Watkins, 1996 ; Jean-Philippe Genet, « Les idées sociales de Sir John Fortescue », in *Économies et sociétés au Moyen Âge. Mélanges Édouard Perroy*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1973, pp. 446-461.

⁵⁸ Voir Aude Mairey, « William Caxton », art. cit. (n. 38).

⁵⁹ Alfred T. P. Byles (éd.), *The Book of Fayttes of Armes*, op. cit. (n. 17), pp. 6-7 : « I entende not to treate / but to the moste playn and entendible langage that I shal mowe / to that ende that the doctryne gyuen by many auctors / whiche by the helpe of god I purpose to declare in this present book / may be to alle men clere & entendible. »

⁶⁰ *Ibidem*, p. 291 : « I humbly beseche his most excellent & bounteous hyenes to pardone me of this symple & rude translacion where in be no curyous ne gaye termes of rhetorik / but I hope to almighti god that it shal be entendyble & vnderstanden to euery man... »

volontiers écrits en prose.

Des idées politiques communes

Dans le courant du XV^e siècle, on assiste à la formation de ce que l'on peut, avec prudence, appeler une nation anglaise⁶¹, bien que les [p. 501] contacts avec la culture continentale soient restés importants. Certes, pour ce qui concerne les localisations des récits ou les critiques des Anglais, on note des aménagements. Hoccleve, par exemple, transpose la situation de l'*Épistre* en Angleterre :

« Et passant toutes les terres, sur cette île appelée Albion, elles se plaignent beaucoup et disent que s'y trouvent le grain et la racine de la tromperie, que les hommes peuvent dissimuler et feindre avec des larmes dans leur deux yeux alors que leur cœur ne ressent aucune détresse afin d'aveugler les femmes »⁶².

Des coupes peuvent également être effectuées lorsqu'un passage comporte, par exemple, une critique de l'Angleterre⁶³ – mais notons que ce n'est le cas ni chez Scrope, qui loue d'ailleurs le duc de Berry dans son prologue original, ni chez Caxton.

Mais l'une des motivations principales de ces traductions réside, nous semble-t-il, dans le fait que leurs auteurs et, plus largement, une grande partie des auteurs anglais de la période, partagent de nombreuses préoccupations avec Christine de Pizan – et avec d'autres auteurs français comme Alain Chartier, dont plusieurs œuvres ont aussi été traduites en anglais⁶⁴. Parmi elles, soulignons l'importance de l'attachement au bon gouvernement, la peur permanente des divisions politiques (et rappelons qu'à cet égard, l'Angleterre n'est pas en reste par rapport à la France), mais aussi un souci constant de la figure du gouvernant, qui doit, en conformité avec le *regimen* princier⁶⁵, être sage, prudent, avisé, soucieux de ses sujets et qui ne doit mener une guerre que si celle-ci est juste. Cela se perçoit même dans le texte le moins politique en apparence, celui de Hoccleve qui note, à la suite de Christine :

« Il n'est pas surprenant que les hommes, par tromperie et stratagème, puissent tromper une femme innocente, simple et ignorante, car la cité de [p. 502] Troie, comme l'histoire le raconte, a été trahie par

⁶¹ Voir notamment Kathy Lavezzo (dir.), *Imagining a Medieval English Nation*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2004 ; Simon Forde, Lesley Johnson et Alan V. Murray (dir.), *Concepts of National Identity in the Middle Ages*, Leeds, University of Leeds, 1995. Pour une mise au point en français, voir Aude Mairey, « Nation, identité, communauté ? Quelques réflexions sur la littérature anglaise des XIV^e et XV^e siècles », in *Nation et nations au Moyen Âge*. Actes du 44^e congrès de la SHMESP, Paris, Publications de la Sorbonne, 2014, pp. 107-122.

⁶² Thelma S. Fenster et Mary Carpenter Erler (éd. et trad.), *Poems of Cupid, God of Love*, *op. cit.* (n. 15), p. 176, vers 15-21 : « And passyng alle londes / on this yle / That cleped is Albioun they moost conpleyne / They seyn that there is croppe and roote of gyle / So can tho men dis- simulen and feyne / With standyng dropes in hire yen tweyne / Whan that hire herte / feelith no distresse / To blynde wommen. »

⁶³ C'est le cas, par exemple, dans la traduction du *Livre du corps de policie* par Anthony Woodville : voir Diane Bornstein (éd.), *The Middle English Translation of Christine de Pisan's "Livre du corps de policie"*, *op. cit.* (n. 43).

⁶⁴ Voir James C. Laidlaw, « English translations of Alain Chartier », *The Modern Language Review*, n° 56.2, 1961, pp. 222-224 ; Peter Noble, « Les deux traductions anglaises du Quadrilogue invectif d'Alain Chartier », *Le Moyen Français*, n°s 51-52-53, 2002-2003, pp. 469-477.

⁶⁵ Sur la notion de *regimen*, voir Michel Senellart, *Les arts de gouverner. Du regimen médiéval au concept de gouvernement*, Paris, Seuil, 1995.

la ruse d'un homme, mise à feu, défaite et finalement détruite, comme on le sait »⁶⁶.

L'Épître Othea s'inscrit pleinement dans cette littérature anglaise contemporaine soucieuse du bon gouvernement et souvent férue d'*exempla*⁶⁷. On le voit dans la *Confessio amantis* de John Gower ou le *Regement of Princes* de Hoccleve⁶⁸, mais aussi dans la *Fall of Princes* de Lydgate (1420-1428)⁶⁹, ainsi que dans de très nombreux poèmes plus courts, parfois de circonstance, qui déploient les mêmes idées. Certaines de ces œuvres sont spécifiquement adressées au prince, mais toutes ont vocation à éduquer les élites anglaises, que ce soit pour le gouvernement du pays ou, nous y reviendrons, pour la conduite de la guerre. Scrope, dans sa préface originale adressée à Fastolf, le souligne clairement :

« Considérant ces prémices et d'autres choses, j'ai, par la charge de votre noble et bonne paternité et par votre commandement pris sur moi à ce moment-là, pour un accroissement de la vertu, de traduire du français et de transposer dans notre langue maternelle un livre de chevalerie, aussi bien sur des actes d'armes élevés et spirituels pour le bien de l'âme que sur des actions de ce monde et de la gouvernance politique »⁷⁰.

Notons que ces lignes éclairent le titre donné par Scrope à sa traduction : *Boke of Chivalry*. Il s'agit bien de sensibiliser l'aristocratie aux [p. 503] vertus de la chevalerie⁷¹. Le traducteur y insiste à plusieurs reprises, notamment lorsqu'il évoque les trois qualités essentielles du chevalier, à propos du duc de Berry :

« Et il a exercé ses œuvres chevaleresques en trois choses. La première était dans ses victoires, faits de chevalerie et d'armes, en défendant le dit royaume de France de ses ennemis. La seconde était dans sa grande politique, en usant d'importants conseils et de sagesse, les donnant et exécutant pour la conservation de la justice et de la tranquillité, ainsi que pour le maintien de la paix pour le bien commun de ce noble royaume. La troisième était dans ses actes élevés et spirituels pour la santé et le bien-être de son âme »⁷².

⁶⁶ Thelma S. Fenster et Mary Carpenter Erler (éd. et trad.), *Poems of Cupid, God of Love, op. cit.* (n. 15), p. 180, vers 78-84 : « Al thogh that men by sleighte and sotiltee / A cely / symple / and ignorant womman / Betraye / is no wondir / syn the citee / Of Troie / as that the storie telle can / Betrayed was / thurgh the deceit of man / And set a fyre / and al doun ouerthrowe / And finally destroyed / as men knowe. » La formulation de Christine est un peu différente, dans la mesure où elle n'évoque pas directement la trahison d'un homme : « Quel merveille ! Ne fu pas par faintise, / Par faux consaulx, par traïson bastie, / Par parlement, engins et foy mentie, / La grant cité de Troye jadis prise, / Qui tant fu fort, et toute en feu esprise ? » (*ibidem*, p. 60, vers 536-546).

⁶⁷ Sur ce point, voir Larry Scanlon, *Narrative, Authority and Power. The Medieval Exemplum and the Chaucerian Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

⁶⁸ Thomas Hoccleve, *Regement of Princes*, éd. Charles Blyth, Kalamazoo, TEAMS, 1999 [en ligne à l'adresse suivante : <http://d.lib.rochester.edu/teams/publication/blyth-hoccleve-the-regiment-of-princes>].

⁶⁹ John Lydgate, *Fall of Princes*, éd. Henry Bergen, Londres (coll. « Early English Text Society », extra series, nos 121-124), 1924-1927.

⁷⁰ Curt F. Bühler (éd.), *The Epistle of Othea, op. cit.* (n. 16), p. 122 : « I, consideryng thees premisses wyth othir, have, be the suffraunce off yowre noble and good ffadyrhode and by yowre commaundement, take vpon me at this tyme to translate ovte off Frenche tong, ffor more encrese of vertu, and to reduce into owre modyr tong a Book off Knyghthode, as wele off gostly and spi-rituall actis off armys for the sowle hele as of wordly dedys and policie gouvernaunce. » Le terme « suffraunce » est très ambivalent. Selon le *Middle English Dictionary* [<http://quod.lib.umich.edu/m/med/>], il peut signifier à la fois la souffrance et la difficulté (sens 1), la volonté de voir une action accomplie (sens 2), la patience ou l'endurance (sens 3 et 4), et la tolérance ou l'indulgence (sens 5). Dans ce passage, nous avons traduit ce terme par « charge », afin de rendre quelque peu le jeu de Scrope sur ces différents sens.

⁷¹ Voir également Douglas Gray, « "A Fulle Wyse Gentywoman of Fraunce" », art. cit. (n. 27).

⁷² Curt F. Bühler (éd.), *The Epistle of Othea, op. cit.* (n. 16), p. 123 : « And in thre thyngges generally he exercisyd his

Certes, Scrope cite en premier lieu les victoires militaires, mais il insiste sur une sage politique et une spiritualité active. Selon Jonathan Hughes, ces idées sont la marque du cercle de Fastolf et constituent une nouveauté :

« Scrope et ses compagnons écrivains de la maisonnée de Fastolf étaient “amateurs” : ils étaient actifs [...] comme soldats et administrateurs, et leurs écrits offrent d'importantes preuves sur la culture d'une maisonnée de la *gentry* du XV^e siècle et sur l'attitude de ses membres vis-à-vis de la guerre en France, de l'antiquité classique, de la moralité privée et des changements dans les codes de la chevalerie et de la sensibilité religieuse »⁷³.

Toutefois, il faut, nous semble-t-il, nuancer : dès la fin du XIV^e siècle et dans les premières décennies du XV^e siècle, des œuvres en anglais développent les aspects spirituels et politiques de la chevalerie – souvent en lien avec la prudence politique. C'est le cas chez les plus importants poètes de l'époque, Chaucer, Gower, Hoccleve ou Lydgate⁷⁴.

[p. 504] Un autre aspect a, sans doute, contribué au succès de *L'Épître Othea* : l'histoire de Troie est tout aussi importante pour les Anglais que pour les Français. Rappelons que le mythe de fondation anglais est également d'origine troyenne, puisque c'est Brutus, le petit-fils d'Énée, qui aurait fondé la Grande-Bretagne⁷⁵. À la fin du Moyen Âge, Troie n'a rien perdu de son attrait⁷⁶. Parmi les ouvrages les plus diffusés de cette période, se trouvent le *Troilus and Cryseide* de Chaucer⁷⁷, ou encore le *Troy Book*, dans lequel Lydgate invoque d'ailleurs la déesse Othéa⁷⁸. Dans

knyghtly labowris. Thereof oon was in victories, dedis of cheualrie and of armys, in defendyng the seyde royalme of Frawnce from his ennemyes. The second was in grete police vsyng, as of grete cowneseylles and wysdomys, yevyng and executing the same for the conseruacyon of iustice and transquillite and alsoo pease keypyng for all the comon welleffare of that noble royaulme. The thredde was in spirytuell and gostly dedys yovyn ontoo for the helthe and wellfare of hys sovl. »

⁷³ Jonathan Hughes, « Stephen Scrope and the Circle of Sir John Fastolf », art. cit. (n. 32), p. 135 : « Scrope and his fellow writers in Fastolf's household were amateurs : they were active [...] as soldiers and administrators, and their writings provide important évidence about the culture of a fifteenth-century gentry household, and the attitude of its members towards the French war, classical antiquity, private morality and changes in codes of chivalry and religious sensibility. »

⁷⁴ Sur ces questions, voir notamment Maurice Keen, « Chivalry and English Kingship in the Later Middle Ages », in Chris Given-Wilson, Ann J. Kettle et Len Scales (dir.), *War, government and aristocracy in the British Isles, c. 1150-1500*, Woodbridge, Boydell, 2008, pp. 250-266 ; et plus particulièrement, sur l'importance de la prudence chez ces auteurs, Colin Fewer, « John Lydgate's *Troy Book* and the Ideology of Prudence », *The Chaucer Review*, n° 38.3, 2004, pp. 229-245 ; John Burrow, « The third eye of prudence », in John Burrow et Ian P. Wei (dir.), *Medieval Futures, Attitudes to the Future in the Middle Ages*, Woodbridge, Boydell Press, 2000, pp. 37-48.

⁷⁵ Voir notamment Marie-Françoise Alamichel, « Brutus et les Troyens, une histoire européenne », *Revue belge de philologie et d'histoire*, n° 84, 2006, pp. 77-106 ; Aude Mairey, « Mythe des origines et contrat politique chez Sir John Fortescue », in François Foronda (dir.), *Avant le contrat social. Le contrat politique dans l'Occident médiéval (XIII^e-XV^e siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011, pp. 417-433.

⁷⁶ Voir par exemple Sylvia Federico, *New Troy: Fantasies of Empire in the Late Middle Ages*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2003 ; David C. Benson, *The History of Troy in Middle English Literature: Guido delle Colonne's Historia Destructionis Troiae in Medieval England*, Woodbridge, D. S. Brewer, 1980 ; James Simpson, *Reform and Cultural Revolution*, op. cit. (n. 2).

⁷⁷ Geoffrey Chaucer, *Troilus and Cryseide*, in *The Riverside Chaucer*, op. cit. (n. 25), pp. 471-586.

⁷⁸ La référence à Othéa, « déesse de la prudence », se trouve au vers 38 du *Troy Book* (John Lydgate, *Troy Book*, op. cit. [n. 52], vol. 1, prologue, p. 2). D'autres éléments de ce texte – la mort d'Hector, le portrait de la reine Amazone Penthésilée – incitent à penser que Lydgate connaissait *L'Épître d'Othea* et s'en est inspiré : voir David C. Benson, « Prudence, Othea, and Lydgate's Death of Hector », *The American Benedictine Review*, n° 26, 1975, pp. 115-123 ; Catherine Nall, *Reading and War in fifteenth-century England. From Lydgate to Malory*, Cambridge, D. S. Brewer, 2012,

ce dernier, la figure d'Hector joue un rôle majeur, puisqu'il incarne, comme chez Christine, à la fois le chevalier modèle par sa bravoure et par son sens politique⁷⁹, mais aussi les limites de ce modèle en raison de son échec final, causé par la désobéissance à son père et par sa cupidité qui l'a rendu imprudent. À propos de la mort d'Hector, on peut lire dans le *Troy Book*, en écho au quatre-vingt douzième texte de *L'Epistre* de Christine :

« Car la convoitise et la chevalerie, je l'ai appris, ne peuvent être attachées par une seule chaîne. En effet, de telles rapines ont souvent été la cause et la racine de la perte de nombreux hommes valeureux – que celui qui le souhaite y prête attention – comme vous pouvez maintenant le lire à propos d'Hector qui amené à sa fin pour avoir dépouillé ce riche roi »⁸⁰.

[p. 505] Le funeste destin d'Hector nous permet d'introduire le poids de la guerre durant cette période. Plusieurs poètes anglais, dont Hoccleve et Lydgate, exaltent alors les vertus de la paix et les dangers de la guerre, même au plus fort des victoires anglaises⁸¹. Mais il existe un réel engouement de l'aristocratie pour les traités militaires, en particulier pour le *De re militari* de Végèce, dont les copies latines ou françaises en circulation sont nombreuses et qui a également fait l'objet de traductions en anglais⁸². Toutefois, comme l'a montré Christopher Allmand, le traité de Végèce est également un traité sur le bon gouvernement et sur les vertus que doivent entretenir le chef de guerre et les combattants. Quant au *Livre des Fais d'armes* de Christine qui, rappelons-le, n'utilise pas seulement Végèce mais aussi d'autres sources comme le *Tractatus de bello* de Giovanni de Legnano pour ce qui concerne la guerre juste et l'*Arbre des batailles* d'Honoré Bouvet pour les questions juridiques⁸³, il est connu en Angleterre bien avant la traduction de Caxton. Il se trouve, par exemple, dans le manuscrit offert par John Talbot à Marguerite d'Anjou en 1445⁸⁴, ou encore dans la bibliothèque d'un membre bien connu de la *gentry*, Sir John Paston II⁸⁵. William Worcester, on l'a vu, en a également repris une partie dans son *Booke of Noblesse*. Pour ce dernier, comme pour Christine, il s'agit de bien conduire la guerre, qui doit être

pp. 108-111.

⁷⁹ Sur ce point, voir Wladyslaw Witalisz, *The Trojan mirror: Middle English narratives of Troy as books of princely advice*, Francfort-sur-Main, Peter Lang, 2011.

⁸⁰ John Lydgate, *Troy Book*, *op. cit.* (n. 52), vol. 2, livre III, p. 549, vers 5365-5372 : « For covetyse and knyghthod, as I lere, / In o cheyne may nat be knet yfere ; / For kouthe it is that ofte swiche ravyne / Hath cause ben and rote of the ruyne / Of many worthi – whoso liste take hede – / Like as ye may now of Hector rede / That sodeinly was brought to his endyng / Only for spoillyng of this riche kyng. » Voici le texte de Christine : « De Polibeté sa ne couvoites / Les armes, ilz soient maloites ; / Car au despouller s'ensuivra / Ta mort, par cil qui te suivra » (Christine de Pizan, *Epistre Othea*, *op. cit.* [n. 16], p. 329).

⁸¹ Aude Mairey, « Les poètes lancastriens : quel engagement pour la paix ? », à paraître dans Jean-Philippe Genet, Patrick Boucheron et Étienne Anheim (éd.), *De Dante à Rubens : l'artiste engagé ? (v. 1300-v. 1640)*, Paris, Publications de la Sorbonne.

⁸² Voir Christopher Allmand, *The De Re Militari of Vegetius: The Reception, Transmission and Legacy of a Roman Text in the Middle Ages*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011 ; Catherine Nall, *Reading and War*, *op. cit.* (n. 78).

⁸³ Voir Françoise Autrand, *Christine de Pizan*, *op. cit.* (n. 6), pp. 293-296 ; Christine Moneera Laennec, « Christine 'Antygrafe' », *op. cit.* (n. 17).

⁸⁴ Voir ci-dessus, p. 492-493.

⁸⁵ Voir Dominique T. Hoche, « Interrogating Boundaries », *op. cit.* (n. 7), pp. 90-96.

juste et nécessaire⁸⁶, bien que les arguments diffèrent selon qu'on se place du point de vue français ou du point de vue anglais. Il s'agit également de bien y participer. À cet égard, l'épilogue de la traduction de Caxton est significatif. Il y explique en effet que la traduction lui a été commandée par Henri VII, peut-être en lien avec la préparation de campagnes militaires dans le contexte de relations tendues avec la France à propos de la Bretagne⁸⁷, mais néanmoins dans une optique [p. 506] générale, puisqu'il s'agissait « de l'imprimer afin que chaque *gentleman* né pour les armes et chaque homme de guerre – capitaines, soldats, pourvoyeurs et autres – puissent avoir la connaissance de la manière dont ils doivent se comporter dans les faits de guerre et de batailles⁸⁸ ». Et il ajoute un peu plus loin : « et certainement, selon mon opinion, c'est un livre requis et nécessaire afin que chacun – quelque soit son état, élevé ou inférieur, puisse s'y entendre dans les faits de guerre⁸⁹ ». Tous doivent connaître non seulement les différentes manières de conduire la guerre et ses exigences, mais aussi les critères d'une guerre juste – élément crucial dans un pays sortant de longues guerres civiles.

Gender et autorité

Dans son épilogue des *Fayttes of Armes*, Caxton reconnaît explicitement Christine comme un auteur :

« Ainsi finit ce livre que Christine de Pise a fait et conçu à partir du livre nommé Vegetius, *De re militari*, et à partir de l'*Arbre des batailles* avec de nombreuses autres choses en plus »⁹⁰.

Il prodigue même d'éloquents louanges dans le colophon des *Moral Proverbs* traduits par Woodville et imprimés par ses soins en 1478 :

« Christine était l'auteur de ces dits qui, dans leur composition, était d'une telle intelligence qu'elle en était ainsi miroir et maîtresse. Ses œuvres témoignent de son expérience. Cette sentence fut écrite en français et Anthony Woodville, Earl Rivers, l'a traduite en anglais »⁹¹.

⁸⁶ Sur l'argumentation de Christine, voir Liliane Dulac et Earl Jeffrey Richards, « Guerre sainte ou guerre juste ? Le nouveau discours polémologique, juridique et humaniste chez Christine de Pizan après la débâcle de Nicopolis », *Revue des langues romanes*, n° 117.2, 2013, pp. 321-340.

⁸⁷ Danièle Buschinger, « Le livre des faits d'armes et ses adaptations », art. cit. (n. 39), p. 35. À la suite de Lotte Hellenga (*William Caxton and Early Printing in England*, Londres, British Library, 2010, p. 102), elle suggère que cette commande était liée à la volonté d'Henri VII de diffuser les lois de la guerre auprès du plus grand nombre. De fait, la constitution et la diffusion de règlements et de codes de guerre est une ancienne préoccupation anglaise : voir Anne Curry, « Disciplinary ordinances for English and Franco-Scottish armies in 1385: An international code ? », *Journal of Medieval History*, n° 37, 2011, pp. 269-294 ; *Ead.*, « The military ordinances of Henry V: Texts and Contexts », in Chris Given-Wilson, Ann Kettle et Len Scales (dir.), *War, Government and Aristocracy in the British Isles*, op. cit. (n. 74), pp. 214-249.

⁸⁸ Alfred T. P. Byles (éd.), *The Book of Fayttes of Armes*, op. cit. (n. 17), p. 291 : « to put it in empynte to thende that euery gentylman born to armes & all manere men of werre captayns / souldiours / vytayllers & all other shold haue knowledge how they ought to behaue theym in the fayttes of warre & of bataylles. »

⁸⁹ *Idem* : « & for certayn in myn oppinyon it is as necessary a boke & as requysite / as ony may be for euery estate hie & lowe that entende to the fayttes of werre. »

⁹⁰ *Idem* : « Thus endeth this boke whiche Christyne of pyse made & drewe out of the boke named vegecius de re militari & out of tharbre of bataylles with many other thynges sett in. »

⁹¹ W. J. B. Crotch, *The Prologues and Epilogues of William Caxton*, Londres (coll. « Early English Text Society », original series, n° 176), 1928, p. 32 : « Of these sayynges Cristyne was aucteuresse / Whiche in makyng hadde suche

[p. 507] Ainsi Caxton reconnaît-il non seulement une position d'autorité à Christine, mais aussi des qualités essentielles pour incarner cette autorité⁹². Il n'en est pas de même dans les textes de Hoccleve et de Scrope, dont les positions ont suscité des interprétations parfois très divergentes.

Thomas Hoccleve, tout d'abord, qui ne nomme pas Christine dans la *Letter of Cupid*, a régulièrement été accusé d'antiféminisme, étant donné l'ambiguïté de certains passages de l'ensemble de son œuvre. En ce qui concerne l'épître, plusieurs érudits, telles Diane Bornstein ou Karen Winstead, ont considéré que le poème était en réalité profondément ironique et ridiculisait d'une certaine manière les arguments de Christine⁹³. Selon Diane Bornstein, par exemple, « le poème de Christine a le ton de la cour française, tandis que la version de Hoccleve a le ton d'une taverne anglaise⁹⁴ », ce qui constituerait en soi une dépréciation. Cette interprétation est en partie liée à une autre œuvre plus tardive du poète, les *Series*, ensemble de plusieurs textes⁹⁵. Dans l'un d'entre eux, le *Dialogue with a Friend*, un « ami » lui enjoint de s'amender parce qu'il a vexé de nombreuses femmes avec cette épître. Hoccleve s'en défend toutefois, et d'autant mieux que l'ami finit par lui avouer qu'il n'a en réalité pas lu le texte⁹⁶. Il se conforme toutefois à la pénitence imposée et adapte deux contes des *Gesta romanorum*, recueil d'histoires datant de la fin du XIII^e siècle ou du début du XIV^e⁹⁷, les contes de Jereslaus et de Jonathas, qui ne feraient que reproduire des arguments antiféministes⁹⁸.

D'autres spécialistes sont plus nuancés, sans pour autant dédouaner complètement le poète anglais. C'est le cas de John Fleming, selon lequel Hoccleve ne dénierait pas les arguments de Christine mais se moquerait de cette dernière « pour être une mauvaise critique [p. 508] littéraire⁹⁹ ». Il relie l'adaptation de l'*Epistre* à la « Querelle du Roman de la Rose » qui oppose alors Christine de Pizan à des humanistes français tels que Jean de Montreuil et dont l'*Epistre* est

intelligence / That therof she was mireur & maistresse / Hire werkes testifie thexperience / In frenshh language was writen this sentence / And thus eng- lished dooth hit rehers / Antoin Wydeuyll therl Ryuers. »

⁹² Voir Anne E. B. Coldiron, « Taking advice from a Frenchwoman », art. cit. (n. 42).

⁹³ Diane Bornstein, « Anti-feminism in Thomas Hoccleve's translation of Christine de Pizan's *Epistre au Dieu d'Amours* », *English Language Notes*, n° 19, 1981, pp. 7-14 ; Karen Winstead, « I am al othir to yow than yee weene: Hoccleve, women and the *Series* », *Philological Quarterly*, n° 72.2, 1993, pp. 143-155. Pour un résumé des controverses, voir également Ethan Knapp, *The bureaucratic muse*, *op. cit.* (n. 19), pp. 48-49.

⁹⁴ Diane Bornstein, « Anti-feminism in Thomas Hoccleve's translation », art. cit., p. 8 : « Christine's poem has the tone of the French court, whereas Hoccleve's version has the tone of the English tavern. »

⁹⁵ John Burrow (éd.), *Hoccleve's Complaint and Dialogue*, Londres, Oxford University Press (coll. « Early English Text Society », original series, n° 313), 1999 ; Frederick J. Furnivall (éd.), *Hoccleve's Works*, I, *The Minor Poems*, Londres (coll. « Early English Text Society », extra series, n° 61), 1892.

⁹⁶ John Burrow (éd.), *Hoccleve's Complaint and Dialogue*, *op. cit.*, pp. 68-71, vers 750-784.

⁹⁷ Hermann Oesterley (éd.), *Gesta romanorum*, Berlin, 1872.

⁹⁸ Karen Winstead, « Hoccleve, women and the *Series* », art. cit. (n. 93) ; pour une interprétation plus nuancée des *Series*, voir Anna Torti, « Hoccleve's Attitude Towards Women: 'I shoop me do my peyne and diligence / To wyne hir loue by obedience,' », in Juliette Dor (dir.), *A Wyf Ther Was: Essays in Honour of Paule Mertens-Fonck*, Liège, Université de Liège, 1992, pp. 264-274 ; Aude Mairey, « Thomas Hoccleve », art. cit. (n. 19).

⁹⁹ John Fleming, « Hoccleve's *Letter of Cupid* and the "quarrel" over the *Roman de la Rose* », *Medium Aevum*, n° 40, 1971, pp. 21-40, p. 26

considérée comme un préambule¹⁰⁰. Pour Fleming, Hoccleve aurait implicitement pris le parti, non des clercs misogynes, mais du *Roman de la Rose* lui-même, également populaire en Angleterre et dont Chaucer, très présent dans la poésie de Hoccleve, a traduit une partie¹⁰¹. Il n'existe aucune preuve – en dehors de la *Letter of Cupid* elle-même – que la querelle était connue en Angleterre. Mais cela est plausible, étant donnée la connaissance qu'avaient les Anglais lettrés de la culture française en général et des écrits de Christine en particulier. Toutefois, si allusion à ce débat il y a, cela doit être replacé dans le contexte anglais évoqué en introduction. À cet égard, la mention par Hoccleve des *Legend of Good Women* de Chaucer (vers 315-316), dont le prologue est constitué par une mise en accusation du narrateur par le dieu d'Amour pour avoir traduit, justement, le *Roman de la Rose*, mais dont les récits semblent généralement favorables aux femmes¹⁰², paraît significative.

Enfin, comme l'a souligné Dhira Mahomey, l'adaptation elle-même est complexe¹⁰³. Certes, Hoccleve a coupé certains passages de l'original qui développaient une argumentation en faveur des femmes ; certes, l'autorité de Cupide apparaît parfois vacillante ; mais la plupart des ajouts de Hoccleve vont plutôt dans le sens de Christine, tel celui sur la tromperie des hommes après l'évocation de l'histoire de Didon et Énée (vers 316-329) ou la louange déjà évoquée de sainte Marguerite¹⁰⁴. L'ambiguïté de cette adaptation s'inscrit donc dans un contexte marqué tant par la proximité avec la culture française contemporaine que par la volonté de rivaliser avec elle, y compris sur [p. 509] les sujets les plus brûlants¹⁰⁵. Si l'autorité de Christine est en partie gommée par Hoccleve, cela ne reflète pas pour autant l'expression d'une misogynie primaire.

Dans le prologue dédicatoire à Fastolf de la traduction de Scrope, Christine n'est pas davantage nommée comme auteur ; elle l'est toutefois comme commanditaire :

« Et le dit livre a été compilé et mis en forme sur la demande et la prière d'une gentille dame de France, fort sage, dame Christine, par les fameux docteurs de la noble Université de Paris, la plus excellente en clergie, pour le très noble et fameux prince et chevalier appelé Jean, duc de Berry, très renommé en son

¹⁰⁰ Il existe sur cette querelle une abondante littérature. Pour une première approche, voir Françoise Autrand, *Christine de Pizan*, op. cit. (n. 6), pp. 151-162 ; Eric Hicks (dir.), *Le débat sur le "Roman de la Rose". Christine de Pizan, Jean Gerson, Jean de Montreuil, Gontier et Pierre Col*, Genève, Slatkine, 1996.

¹⁰¹ Geoffrey Chaucer, *The Romaunt of the Rose*, in Larry D. Benson (dir.), *The Riverside Chaucer*, op. cit. (n. 25), pp. 685-767. Outre cette traduction, le *Roman de la Rose* est très présent dans toute l'œuvre de Chaucer : voir par exemple Stephanie Viereck Gibbs, « The *Roman de la Rose* and Middle English Poetry », *Literature Compass*, n° 6, 2009, pp. 1109-1126.

¹⁰² Sur ce texte complexe, voir par exemple Carolyn P. Collette (dir.), *The Legend of Good Women: Context and Reception*, Woodbridge, Brewer, 2006.

¹⁰³ Dhira B. Mahoney, « Middle English renderings of Christine de Pizan », in Douglas Kelly (dir.), *The Medieval Opus: Imitation, Rewriting and Transmission in the French Tradition*, Amsterdam, Rodopi (coll. « Faux Titre », n° 116), 1996, pp. 405-427.

¹⁰⁴ La mention de cette dernière, outre sa portée hagiographique, constitue peut-être une autre référence aux *Legend of Good Women* ; en effet, dans le prologue la reine Alceste, qui joue l'avocate de la *persona* de Chaucer face aux accusations du dieu d'Amour, est comparée à une marguerite, souvent évoquée dans la poésie lyrique de la période.

¹⁰⁵ Sur ce point, voir également Ethan Knapp, *The Bureaucratic Muse*, op. cit. (n. 19), pp. 51-56.

temps »¹⁰⁶.

Cette forme d'attribution se retrouve également dans une note marginale du manuscrit du *Boke of Noblesse* de William Worcester¹⁰⁷. Certes, le déni d'auctorialité est flagrant dans la mesure où les deux hommes savaient que Christine était l'auteur d'*Othea* et des *Fais d'armes*, présents dans la bibliothèque de Fastolf¹⁰⁸. Et sans être aussi radicale que Jane Chance, qui a affirmé que l'on avait affaire à une castration linguistique¹⁰⁹, Nancy Warren Bradley a suggéré que c'était une manière de confiner Christine, et les femmes en général, dans une hiérarchie genrée claire et, au sein de cette dernière, dans un rôle de transmission passive de textes d'abord forgés pour renforcer un idéal anglais de masculinité, constitutif de la formation de la nation :

« Christine, qui [...] est présentée comme une nonne ou une veuve devenue nonne, accomplit le seul rôle que les femmes “devraient” avoir dans ces domaines proprement masculins – celui d'autoriser les actions masculines et de soutenir l'autorité masculine »¹¹⁰.

[p. 510] Toutefois, le statut de commanditaire n'est pas dénué d'autorité, puisqu'il implique nécessairement un statut social élevé. En outre, ce transfert partiel d'auctorialité doit, nous semble-t-il, être mis en relation avec le fait que ces auteurs ne bénéficient pas d'une autorité aussi complète et assurée que l'éloge de la masculinité souligné par Nancy Warren Bradley pourrait impliquer. En effet, tous ces traducteurs sont laïcs et écrivent en anglais – autrement dit, ils doivent, comme Christine, affirmer leur autorité en un temps où cette dernière est surtout de nature cléricale et où le latin reste la langue clergiale par excellence tandis que le français conserve, on l'a vu, une place essentielle. Comme l'a souligné Misty Schieberle à propos des deux traductions de l'*Epistre Othea*, dont celle de Scrope :

« Les deux hommes suivent le modèle de Christine, adoptant ses stratégies et sa déférence implicite, et ils identifient les femmes conseillères, afin de générer une autorité pour eux-mêmes en tant qu'écrivains et conseillers »¹¹¹.

Et le constat peut également, dans une certaine mesure, valoir pour Hoccleve qui ne cesse,

¹⁰⁶ Curt F. Bühler (éd.), *The Epistle of Othea*, op. cit. (n. 16), p. 122 : « And this seyde boke, at the instavnce and praer off a fulle wyse gentylwoman of Frawnce called Dame Cristine, was compiled and groundred by the famous doctours of the most excellent in clerge the nobyl Vniuersyte off Paris, made to the ful noble famous prynce and knyght off renovvne in his dayes, beyng called Jon, Duke of Barry. »

¹⁰⁷ Nancy B. Warren, « French Women and English Men: Joan of Arc, Margaret of Anjou, and Christine de Pizan in England, 1445-1540 », *Exemplaria*, n° 16, 2004, pp. 405-436, pp. 418- 419.

¹⁰⁸ Voir ci-dessus, p. 496.

¹⁰⁹ Jane Chance, « Gender subversion and linguistic castration in fifteenth-century English translations of Christine de Pizan », in Anna Roberts (dir.), *Violence against Women in Medieval Texts*, Gainesville, Fla., University Press of Florida, 1998, pp. 161-194.

¹¹⁰ Nancy B. Warren, « French Women and English Men », art. cit. (n. 107), p. 424 : « Christine, who... is presented as a life-long nun or a widow turned nun, is performing the only role that women “should” take on in these properly masculine arenas – that of enabling male actions and supporting male authority. » Voir également Nancy B. Warren, *Women of God and Arms: Female Spirituality and Political Conflict, 1380-1600*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2005 ; Laura Finke, « The politics of the canon », art. cit. (n. 33).

¹¹¹ Misty Schieberle, *Feminized Counsel and the Literature of Advice in England, 1380-1500*, Turnhout, Brepols, 2014, p. 142 : « Both men follow Christine's models, adopt her strategies of implied deference, and identify women counsellors in order to generate authority for themselves as writers and counsellors. »

dans son œuvre, de négocier l'affirmation de son autorité¹¹². La position particulière de Christine de Pizan et certaines stratégies littéraires qu'elle a déployées ont donc fourni des armes à ces hommes qui cherchaient à valoriser la langue et la culture anglaises, ainsi que leur propre autorité en ces domaines, même s'ils ne l'ont pas explicitement reconnu. À l'époque de Caxton et de Woodville, l'urgence de ces stratégies est moins prégnante – le processus de littérisation de l'anglais ayant en grande partie abouti.

Dans un article de 1996, Gabriella Parussa évoquait la nécessité de remettre en contexte la pensée politique de Christine et notait, à propos de *L'Épître Othea*, que l'on pouvait la lire « dans une perspective “politique”, en décelant dans cette œuvre la tentative faite par Christine de Pizan, non pas de flatter les puissants de l'époque, mais de leur indiquer clairement la responsabilité qui leur incombe¹¹³ ». Depuis, les travaux ont été nombreux sur la contextualisation politique de l'œuvre de Christine¹¹⁴. Pour notre part, nous espérons avoir [p. 511] montré l'importance de cette mise en contexte large des traductions et, plus généralement, de la réception anglaise de Christine au XV^e siècle. Cette réception est autant liée à sa position particulière d'auteur laïque revendiquant la possibilité d'être savante, malgré la problématique posée par son statut de femme, qu'au partage d'idées politiques – qui sont bien plus que des stéréotypes – par nombre d'auteurs écrivant en français et en anglais, en France et en Angleterre, inscrits dans des sociétés politiques en pleine ébullition.

¹¹² Voir Ethan Knapp, *The Bureaucratic Muse*, *op. cit.* (n. 19), p. 61 ; Aude Mairey, « Thomas Hoccleve », art. cit. (n. 19).

¹¹³ G. Parussa, « Instruire les chevaliers et conseiller les princes : l'*Épître Othea* de Christine de Pizan », *Studi di storia della civiltà letteraria francese. Mélanges offerts à Lionello Sozzani*, Paris, Champion (coll. « Bibliothèque Franco Simone », n° 25), 1996, t. 1, pp. 129-155, pp. 150-151.

¹¹⁴ Voir notamment Françoise Autrand, *Christine de Pizan*, *op. cit.* (n. 6) ; Joël Blanchard et Jean-Claude Mühlethaler, *Écriture et pouvoir à l'aube des temps modernes*, Paris, Puf, 2002. Notons toutefois que la question n'avait pas été tout à fait éludée avant 1996 : voir par exemple Claude Gauvard, « Christine de Pizan a-t-elle eu une pensée politique ? », *Revue historique*, n° 250, 1973, pp. 417-429.